

Le trésor de guerre du Sonderbund

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 49

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le trésor de guerre du Sonderbund.

Le Sonderbund avait fini à Lucerne ; les chefs s'étaient enfuis dans la direction d'Andermatt, pour passer de là en Valais, dans l'Engadine et en Autriche.

On savait que l'Autriche et la France avaient fourni des secours considérables en argent.

Mais nul ne savait ce que contenait la caisse et surtout où elle était. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les fugitifs, qui étaient ensevelis par la neige, à la *Krone*, à Sedruen, entre Oberalp et Disentis, à la fin de novembre 1847, n'en savaient pas plus que les Confédérés. Les troupes fédérales avançaient, avançaient, et ils durent passer les monts sans avoir pu mettre la main sur leur caisse.

Comment cette mystérieuse caisse fut-elle découverte par les Confédérés ? C'est ce que nous raconte le Dr Ruedy en la forme suivante :

On s'amusait joyeusement au *Cerf*, à Altorf. (Comme plusieurs des personnages dont il est ici question vivent encore, nous employons des noms fictifs.) L'hôte était père des deux plus charmantes filles du pays d'Uri ; le liquide était excellent et le solide ne lui cédait en rien. Bref, tout était réuni. Les officiers d'artillerie en garnison à Altorf passaient tout le temps qu'ils avaient de disponible dans cette auberge bien faite pour attirer les chaland. Les jeunes gens se surpassaient en politesses et en amabilités pour les belles ennemies. Les jeunes filles n'étaient point trop cruelles pour leurs adorateurs, et le vieil aubergiste ne faisait pas semblant de s'apercevoir des gentillesses qu'on débitait à ses enfants. Comme on était en décembre, il faisait un froid sibérien : aussi passait-on la veillée autour du poêle monumental dont était pourvue la salle principale. Un banc ou plutôt un bahut entourait ce poêle bienfaisant. C'était là-dessus que trônaient les deux beautés et qu'elles recevaient les hommages des épaulettes.

Dans les commencements, on ne faisait qu'échanger les compliments traditionnels et se débiter les fadaïses habituelles. Mais les troupes changeaient souvent de garnison et une nouvelle batterie vint remplacer l'ancienne : néanmoins les deux sœurs conservèrent leur place ; de nouveaux officiers vinrent apporter leur tribut d'hommages et il semblait qu'il n'y

eût rien de changé : au coup de dix heures, le père, un catholique de premier ordre, faisait un signe et tout le monde se levait ; les officiers rentraient dans leurs cantonnements, tandis que l'aubergiste fermait avec un soin tout particulier la salle où l'on avait veillé. De temps en temps cependant arrivait un hôte mystérieux qui entraît après que tout était au repos dans le bourg d'Altorf ; cet hôte restait jusqu'au matin, et quand il partait, au point du jour, les sentinelles murmuraient en le voyant passer et se diriger vers les montagnes : « Voilà encore un espion ! »

Il y avait cinq semaines que durait l'occupation : colonels, lieutenants-colonels, majors, capitaines, tous pensaient à leurs affaires, à leur famille. Mais aucun n'égalait le beau lieutenant d'artillerie Numa N. de la troisième batterie vaudoise ; il était désespérément beau et possédait des vignes dont la récolte valait plusieurs mille francs. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la belle Elise ait fini par oublier l'ennemi pour ne plus voir que les belles qualités du lieutenant. Mais un malheur approchait.

Une seconde porte ouvrait dans la salle ; l'hôte ne la fermait pas : mal lui en prit. Un soir il crut entendre du bruit dans la grande salle dont tout le monde devait être sorti. Il se hâta de voir ce qui en était. Pendant qu'il tournait la clef, la belle Elise s'enfuyait et le lieutenant ouvrait prestement le couvercle du bahut pour chercher un asile dans le vieux meuble... Au même instant l'hôte arrivait pâle comme un mort et sa lumière à la main. Le lieutenant était déjà presque enseveli dans les profondeurs du bahut et poussait un cri de surprise... Il avait découvert le trésor du Sonderbund. Tout l'argent qui restait au parti séparatiste qui avait mis la Suisse à deux doigts de sa perte était là, dans de petits sacs. Il n'y avait pas moins de 180,000 fr. qui avaient été protégés tant que la politique avait été plus forte que l'amour.

Le trésor n'avait pas été emmené plus loin qu'Altorf, parce qu'on craignait les patrouilles fédérales qui sillonnaient le Gothard ; on espérait pouvoir le faire passer plus tard, en toute sécurité.

La Confédération mit l'embargo sur la caisse de l'armée des rebelles.

